

RAJA SHEHADEH

**PALESTINE
JOURNAUX D'OCCUPATION**

**TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR GUILLAUME VILLENEUVE**

GALAADE ÉDITIONS

TITRE ORIGINAL : OCCUPATION DIARIES

ÉDITEUR ORIGINAL : PROFILE BOOKS

ISBN ORIGINAL : 978-1-78125-016-7

© RAJA SHEHADEH, 2012

© RAJA SHEHADEH, 2014, POUR LA PRÉFACE À L'ÉDITION FRANÇAISE

ISBN : 978-2-35176-296-7

E-BOOK : 978-2-35176-345-2

© GALAADE ÉDITIONS, 2015,

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

COUVERTURE : JULIEN HOURCADE

PHOTO DE L'AUTEUR : D.R.

ILLUSTRATION : © LÉOPOLD LAMBERT, THEFUNAMBULIST.NET / DR

GALAADE ÉDITIONS

43, RUE DES CLOÏS 75018 PARIS | F

WWW.GALAADE.COM

À Leonard Woolf, qui répondit à Virginia qui l'appelait à écouter Hitler à la radio : « Je ne viendrai pas. Je plante des iris, qui fleuriront longtemps après qu'Hitler aura disparu. »

13 DÉCEMBRE 2009

Je rentre à l'instant d'une belle journée d'excursion à Wadi Qelt, l'oued encaissé qui court entre Jérusalem et Jéricho. C'est l'un des rares endroits de Cisjordanie où l'on est sûr de trouver de l'eau, même après la sécheresse des huit derniers mois.

J'étais avec un groupe varié de Palestiniens et d'étrangers, des photographes et des professeurs, tous vivant et travaillant en Cisjordanie. Il s'est avéré que nous n'étions pas les seuls à avoir eu l'idée de nous promener par là. Nous venions de poser nos sacs à dos et de nous allonger sur le rocher au soleil quand une famille de neuf Palestiniens est arrivée. Ils ont été contrariés de nous trouver là, mais ils se sont rabattus sur le deuxième meilleur rocher, de l'autre côté de l'étang. Leur groupe, moins nombreux, comprenait deux hommes barbus, deux jeunes femmes portant le *hijab* (foulard), une autre d'âge indéterminé couverte du *niqab* (voile cachant le visage) et quatre enfants. Toutes les femmes portaient de longues robes noires. Je me suis tout de suite demandé comment elles avaient pu gravir le sentier rocailleux sans tomber dans l'eau. Les femmes de notre groupe étaient toutes en jeans et en chemises de couleur.

Je réfléchissais, au passage du point de contrôle israélien, à la manière dont les habits distinguent les différents groupes dans notre minuscule pays. Les militaires israéliennes portaient des pantalons kaki moulants dont la taille basse faisait ressortir le contour de leurs hanches ;

elles étaient constellées de téléphones mobiles. Elles nous regardaient derrière leurs lunettes de soleil, nous donnaient des ordres de la main tout en échangeant œillades et sous-entendus sexuels avec les soldats, avec qui elles conversaient bruyamment en hébreu. Pour eux, nous n'étions que poussières sur un terrain leur appartenant exclusivement, où ils pouvaient nous déplacer en tous sens d'une chiquenaude du petit doigt, telles les pièces d'un échiquier. Ils vivaient dans leur propre monde, actionnaient leur matériel sécuritaire hypertechnique dont ils semblaient croire qu'il leur donnait une situation enviable dans le monde occidental développé.

À notre aspect, à notre mise, la famille de noir vêtue avait dû supposer que nous étions des Israéliens. Mais rien qu'une petite distance nous séparait. L'oued où nous nous trouvions était profond, bordé de hautes parois rocheuses, et son étang, entre les rochers où nous nous étalions, était alimenté par les eaux cascantes de la source de Fawwar, ainsi nommée à cause de son débit sporadique. Nos compagnons de pique-nique étaient à portée de voix et à même de nous entendre parler arabe, aussi durent-ils vite comprendre la nationalité de la plupart d'entre nous. Hélas nous ne fîmes pas ce qui aurait été normal il y a quelques années, peut-être parce que nous tracions une frontière imaginaire entre nous, laïcs, et eux, islamistes supposés, de part et d'autre de l'eau. Aucun de nous ne les salua ni n'alla les inviter à nous rejoindre sur notre rocher, assez grand pour les accueillir aussi. Une distance se trouva donc établie entre nous dès le début, bien plus grande que la frontière naturelle, le petit étang qui nous séparait.

Nous tendîmes une nappe à carreaux rouges et blancs sur le rocher, où nous disposâmes les différentes salades et plats de légumes que nous avons apportés. En résultait un spectacle bariolé, entièrement végétarien. Il y avait

de la salade de betterave, du *baba ganousch* (mousse d'aubergine), du fromage de chèvre, un bol de carottes, de tomates et de brocoli, différentes sortes de pâtés et de fruits. Comme nous nous installions pour manger, les hommes du groupe d'en face s'éloignèrent des femmes et des enfants pour trouver du bois sec pour leur barbecue de kefta et de côtelettes d'agneau.

Je regardais ces femmes esseulées sans pouvoir m'empêcher de me demander si elles n'étaient pas mal à l'aise, vêtues comme elles l'étaient, en plein air. N'était-ce pas normal qu'elles s'offusquent de ces femmes si légèrement vêtues qui nous accompagnaient? Bien sûr que oui, sans nul doute. Et pourtant elles se sentent peut-être pieuses et qu'elles seront récompensées dans l'au-delà, au contraire de notre groupe. Était-ce le cas?

Ces pensées m'occupaient quand je vis l'une des jeunes femmes d'en face se lever et se diriger vers la paroi à l'aplomb du rocher sur lequel sa famille était installée. S'emparant d'un morceau de charbon de bois laissé par un pique-niqueur précédent, elle se mit à écrire: « Dieu perd qui Il veut, Il guide qui Il veut. »

Dès qu'il vit ce que faisait la jeune femme, Saba, notre historien costaud, cessa de manger, se leva et lui cria, de l'autre côté de l'eau :

— Qu'est-ce que tu fabriques? Tu dégrades le rocher! Ce rocher ne t'appartient pas. Arrête immédiatement.

Elle s'arrêta aussitôt et regagna son groupe. La vieille femme lui fit une remarque que nous ne pûmes entendre et elle se rassit.

Je me demandais ce qui se passerait au retour de leurs compagnons et repensai à une conversation récente que j'avais eue avec un jeune homme chez Silwadi, le vendeur de jus de fruits du centre de Ramallah.

J'avais remarqué qu'il proposait des dattes, en même temps que des agrumes et autres fruits pressés. Je lui avais demandé comment il utilisait les dattes. « Avec du lait, c'est un bon mélange. Après tout, les dattes étaient le mets préféré du Prophète, la paix soit sur lui. »

Puis je parlai à son aide, le taciturne, le réservé à la barbe taillée, aux grands yeux baissés et humbles, qui n'en étaient pas moins attentifs et alertes. Il m'avait souvent intrigué.

Un jour, il m'avait demandé de l'aider à obtenir un permis de visite pour sa belle-sœur qui n'avait pas l'autorisation d'aller voir son mari dans sa prison israélienne. Il pensait que je pourrais l'aider grâce à l'organisation de défense des droits de l'homme Al-Haq à laquelle je suis lié. Je ne pensais pas qu'Al-Haq pourrait l'aider à ce sujet mais je l'avais adressé à d'autres ONG qui le pourraient, à mon avis. Ce jour-là, je lui ai demandé ce que ça avait donné. Il m'a dit que sa belle-sœur a désormais un permis de visite, mais valable une seule fois tous les six mois. Quand elle y va, on lui tamponne son permis et on ne lui permet pas d'autre visite avant six mois. Il m'a dit qu'ils ne voulaient pas faire d'esclandre avant sa prochaine visite.

— Depuis combien de temps cela dure-t-il ?

— Cinq ans.

— Et il est emprisonné pour combien de temps ?

— Il est condamné huit fois à la prison à perpétuité.

— Peste !

Aussitôt, je m'en voulus. Je savais que je n'aurais pas dû réagir ainsi. J'aurais dû louer son engagement, invoquer la bénédiction de Dieu, L'implorer d'accorder aux siens la force de supporter ce sort. Ma réaction était absolument déplacée. Mon interlocuteur détourna le regard, m'oublia et se concentra sur son presse-fruits.

Dans son essai *La Dernière Tentation d'Ivan Karamazov*, Ariel Dorfman, le romancier, dramaturge et essayiste

chilien, auteur de la célèbre pièce *La Jeune Fille et la mort*¹, déclare que la torture « présuppose [...] l'abolition de notre aptitude à imaginer la souffrance d'autrui, pour le déshumaniser à tel point que sa douleur ne soit pas notre douleur. Elle exige cela du bourreau [...] mais exige également de chacun la même distanciation, la même apathie, ceux qui savent et ferment les yeux, ceux qui ne veulent pas savoir et ferment les yeux, ceux qui ferment leurs yeux, leurs oreilles et leur cœur. »

Les barbus revenaient de leur prospection, porteurs de fagots et de quelques bûches. Les filles durent se plaindre aussitôt de ce qui s'était passé et de la manière dont Saba les avait empêchées de griffonner sur le rocher. Ils leur ordonnèrent d'y retourner et de couvrir chaque rocher de graffiti sacrés, assez gros pour que tous les voient. Elles se mirent à gribouiller « Allah, Allah » sur chaque rocher se trouvant de leur côté.

Cela exaspéra Saba.

— Vous voulez montrer que vous êtes plus pieux que nous, c'est ça? se mit-il à crier de l'autre côté de l'étang. Laissez-moi vous rappeler ce qu'enseigne le Coran : « N'utilise pas le nom de Dieu en vain, ne l'écris pas là où tu ne peux le protéger. » Vous vous conduisez ainsi parce que vous savez que nous sommes arabes, mais quand vous êtes devant les Israéliens aux points de contrôle, vous baissez la tête.

— Vous ne savez pas ce dont vous parlez. Vous feriez mieux de ne pas faire d'hypothèses stupides, répondit l'un des hommes, en intimant à la fille de continuer à gribouiller le rocher.

Saba commençait à se rapprocher de l'eau, dans l'idée de passer de leur côté et de les affronter. Il hurlait, à présent :

— Ce rocher ne vous appartient pas. Vous n'avez pas le droit de l'abîmer. C'est un bien commun. Vous n'avez

pas le droit, absolument aucun droit d'y écrire. Vous m'entendez? Aucun droit.

Nous redoutions que notre excursion ne s'achève en bagarre : nous allâmes le rattraper.

Une fois qu'il se fut calmé, l'un des barbus qui gardaient le rocher d'en face prit lentement et calmement la parole :

— Avez-vous fini? Faut-il vous applaudir? Très bien. Mais permettez-moi de vous le dire, vous ne savez rien. Vous ignorez ma contribution à la lutte ou ce que j'ai fait pour la cause ou la manière dont je me comporte à l'égard des Juifs.

Après un silence, il reprit :

— Ne croyez pas que vous pouvez vous abriter derrière ces étrangers que vous avez amenés avec vous. Regardez seulement les habits qu'ils portent. Ils sont fabriqués par ceux qui nous exploitent et oppriment notre peuple.

À l'entendre, je songeai combien il était opportun que ce match de hurlements se ramène à la question de l'habillement. Sans doute notre côté était-il plus coloré, hommes et femmes y portaient des jeans et des polos rouges, jaunes ou oranges, alors que ceux d'en face portaient des vêtements gris et noirs déprimants, comme en deuil.

Je préférerais de loin notre mise et ne voyais pas en quoi nous contribuions, par notre choix de couleur, à la domination occidentale sur notre région et soutenions le capitalisme mondial, pas davantage en tout cas que le faisaient ceux de l'autre côté de l'eau.

Je pensais aux différents univers qu'habitent désormais les Palestiniens. Tel groupe arbore un pieux islamisme quand l'autre est ostensiblement laïc, libéral, toujours plus soucieux de refuser les contraintes et de se voir empêcher de vivre comme il l'entend. La minorité de ce qui reste de chrétiens porte avec assurance des croix toujours plus

grandes, autour du cou ou épinglées au revers, pour contrebattre le nombre croissant de musulmans plus rigoureux, les deux groupes partageant de la sorte, inconsciemment, le même type d'extrémisme religieux. Tout se passait comme si le petit bout de Palestine qui nous restait était tiré de part et d'autre par les bords opposés, Israël se trouvant au milieu, également déchiré. Tout cela était si différent de la société palestinienne tolérante de ma jeunesse !

Quand je pense que pour arriver à l'endroit de ce pique-nique, nous avons dû nous faufiler comme des voleurs, au lieu d'avoir l'impression qu'il nous tendait les bras ; que nous avons dû passer de nombreux points de contrôle, supporter d'être humiliés par l'attitude arrogante et nationaliste des soldats israéliens... comment pourrions-nous ne pas être sur la défensive, ne pas verser dans l'auto-satisfaction, dans des comportements pharisiens, ne pas revendiquer la supériorité, ne pas nous disputer les uns avec les autres ?

Nous sommes parvenus à calmer Saba, et une paix inconfortable, temporaire s'est établie entre les deux côtés, sans qu'aucun s'approche le moins du monde d'une meilleure compréhension mutuelle, s'il nous était à présent loisible de poursuivre la journée. Nous restions tous assis dans un silence si profond que nous entendions à nouveau les cascades puissantes issues de la source de Fawwar se recueillir dans l'étang situé entre nous ; et nous achevâmes nos pique-niques sur nos rochers respectifs, bientôt indifférents les uns aux autres. Puis, une fois repus, alors que nous nous étirions, si différemment habillés, sur les rochers au soleil, nous écoutâmes l'eau gargouiller dans l'oued, sur le chemin de l'antique Jéricho.